



**HAL**  
open science

## Libération

Henri Galinon

► **To cite this version:**

| Henri Galinon. Libération. Abécédaire de la rupture, 2020, 978-2-84516-941-8. hal-03084707

**HAL Id: hal-03084707**

**<https://hal.science/hal-03084707v1>**

Submitted on 27 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Libération



Les libérations peuvent être collectives ou personnelles, elles peuvent être physiques (échapper à un piège naturel), juridiques (libération d'un détenu), politiques (abolition d'une loi, émancipation d'un peuple), morales (on peut être libéré d'une obligation, d'une promesse), psychologiques ou sociales (on peut se libérer d'une emprise, d'une influence, d'un milieu). On reconnaît les plus importantes à ce qu'elles ouvrent un temps nouveau et que leur souvenir demeure longtemps présent à la conscience collective : le « *Paris, Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré !* » du général De Gaulle (allocution du 25 août 1944 à l'Hôtel de Ville de Paris) et les liesses populaires qui ont accompagné la libération de Paris en août 1944, ou le « *I have a dream* » de Martin Luther King devant les foules réunies à Washington à l'été 1963 (28 août), en sont deux exemples parmi beaucoup d'autres.

Les libérations ne datent pas toutes d'hier, chaque époque a les siennes – la fuite hors d'Égypte ou la bataille Lexington – elles sont aussi anciennes que les hommes et les guerres. Mais l'omniprésence actuelle des récits de libérations petites et grandes témoigne de leur importance intellectuelle, émotionnelle et culturelle dans l'occident contemporain. « Libérééééééééé, délivrééééééééé », le refrain repris à tue-tête par la Reine des neiges dans la version française d'un film d'animation à succès pourrait bien être le cri de ralliement, à la fois aspiration et célébration, d'une époque qui aura été celle de toutes les ruptures et qui aura promu la libération – la liberté – au rang d'idéal universel.

Il est vrai que les libérations se traduisent parfois par des ruptures : rupture de liens qui nous entravent, ruptures avec des codes ou des règles établies, rupture avec des influences et des habitudes de vie et de pensée. Pourtant, les ruptures qui se présentent tout d'abord comme une libération laissent parfois le goût amer d'une amputation : être absolument libéré de toutes ses obligations, affranchi de tous ses devoirs

de loyauté ou d'obéissance à quelque règle de vie que ce soit, c'est perdre du même coup les fondements de toute reconnaissance possible. Le libéré absolu est absolument seul, à la façon des particules élémentaires dans la soupe cosmique primordiale des physiciens et des personnages dans les romans de Michel Houellebecq. Celui qui vit coupé de sa famille, de ses amis, du monde social et culturel auquel il se sent appartenir, celui qui a perdu le fil qui le rattachait au tissu d'histoire, de récits et de valeurs grâce auquel il se comprend lui-même, celui-là paraît moins libre que radicalement affaibli dans sa capacité à exister – qui est-il désormais, que peut-il espérer, quel amour le demande, quelle exigence le requiert ? Parce que nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes, nous pouvons ainsi être trompés, au moins partiellement, par notre désir de rompre. Cette errance nourrit dans l'imaginaire collectif un récit concurrent de celui des libérations : celui de la quête et du retour aux origines, dont l'Odyssée ou la parabole du fils prodigue demeurent des modèles classiques.

S'il est libérateur de trancher des liens qui font obstacles à la réalisation de ce que nous sommes, toute rupture n'est donc pas une libération. Mais il faut aller plus loin et reconnaître encore que certains liens libèrent : ceux de la solidarité peuvent libérer de la menace de la faim, et ceux de la communauté peuvent être nécessaires à la définition comme à la réalisation de nos fins et de la vie bonne. Ce qui est libérateur, chacun en a fait l'expérience ou le pressent, si c'est parfois de rompre, c'est donc aussi parfois de s'attacher : d'hériter ou de transmettre une histoire, de s'engager dans un projet, de chercher à tenir la promesse d'un avenir commun, de renouer le lien rompu avec un être cher, des voisins, une nation.

Comment discerner alors la promesse d'une libération réelle de l'illusion de libération, la rupture qui libère de la rupture qui réduit ? L'obéissance à une règle qui humilie ma nature de la loyauté qui donne un contenu à ma liberté ? Il faudrait pour cela formuler ce que sont cette nature, cet horizon, cette intention, ce *télos*, bref, cette identité, qui définit telle personne ou tel groupe humain. Or cette identité n'est pas un donné qu'il me suffirait de lire quelque part dans le marbre de mon âme ou dans les tablettes de l'histoire collective. Le langage de vérité oraculaire qui soufflait jadis son incontestable message à tous les membres de l'humanité s'est tu et son code s'est perdu, s'il a jamais existé. Suis-je d'abord un individu libre de choisir ses fins, ou d'abord un membre d'une famille – un mari, une épouse, un enfant ? D'abord un citoyen ou d'abord un ami ? Les Bretons forment-ils d'abord le peuple de Bretagne, ou sont-ils d'abord une partie du peuple français ? On le voit, les questions d'identité sont sujettes aux conflits d'interprétation : faut-il parler du projet de libération des Kurdes ou d'un projet de destruction de la Turquie ? De libération de la femme ou de déclassement

de la famille ? De libération sexuelle ou de dérèglement des passions charnelles ? De libération des énergies économiques ou de dégradation du corps social ?

La réponse que l'époque moderne a donnée à cette question de l'identité a été celle de l'individualisation. Depuis la Renaissance, c'est l'individu – éclairé par les lumières de sa raison – qui s'est progressivement imposé en occident comme source légitime ultime de ses propres fins, et c'est au nom de la subjectivité individuelle, et non au nom d'une identité communautaire, de la cité, de Dieu (plus grand) ou du gène (plus petit), que nous justifions en dernière instance les règles auxquelles nous acceptons de nous soumettre. C'est sur la base de cet individualisme philosophique qu'ont été construits les grands projets de libération de la modernité, au premier rang desquels il faut mettre le projet politique des démocraties contemporaines. Les théories du *contrat* social qui fondent les démocraties modernes témoignent de ce que l'ordre social, de donné et naturel qu'il était, est désormais pensé comme artificiel et institué.

Selon le point de vue que l'on peut qualifier de « traditionnel » par opposition au point de vue moderne, ce qui est logiquement premier est le monde auquel appartient l'individu, non l'individu. L'ordre social s'inscrit dans un ordre cosmique ou Divin, la société tend à être identifiée à une communauté, et les individus à être définis relativement à leur rôle dans cette communauté. Dans cette perspective, les subjectivités individuelles doivent reconnaître l'existence au-dessus d'elles de quelque chose qui est à soi-même sa propre fin, une chose dont elles participent mais hors de la considération de laquelle leurs fins ultimes ne peuvent être définies, un ordre dont la justification ne peut pas être entièrement ramenée à la volonté collective des individus qui la composent ni, donc, légitimement contesté par eux. Tandis que les modernes se conçoivent comme les membres d'une coopérative ou d'un orchestre liés par un contrat, par un projet commun et le besoin que nous avons les uns des autres, l'anti-moderne se conçoit comme un élément d'une totalité organique dont la fin propre peut toujours légitimement être opposée à nos propres fins, fussent-elles les fins de tous les individus d'une époque. Si l'orchestre est le projet de ses membres, qui se donnent leurs propres règles et peuvent les dissoudre, c'est sur la finalité de l'organisme que se règlent ses organes, et ces derniers n'ont ni existence ni valeur séparés de l'organisme. Il n'y a donc pas de sens à exiger la libération d'un organe, tandis que l'organisme peut chercher à se libérer d'un organe devenu dysfonctionnel : de ce point de vue, le véritable sujet de la liberté, la source ultime des fins, c'est l'organisme total. Les musiciens peuvent au contraire envisager de revoir les règles d'organisation de l'orchestre : selon le point de vue moderne, le sujet de la liberté c'est l'individu. Pour parler de libération, il faut savoir qui est le sujet de la liberté.

Parler de libération n'est donc jamais neutre, cela engage toujours une anthropologie et une métaphysique sur laquelle est construite la légitimité d'une revendication possible (ou non) d'autonomie. Or la reconnaissance d'une entité comme source légitime et ultime de ses propres fins, lorsqu'elle émerge dans la conscience d'une époque ou d'une personne, ne va pas sans le renversement de hiérarchies conceptuelles établies et la dévaluation concomitante des légitimités issues de la considération d'autres niveaux d'intégration (famille, clan, cité, cosmos, etc.). Il y a dans ce processus de formation de l'identité une inévitable lutte des définitions dont la violence métaphysique annonce d'autres déchaînements passionnels. Avant sa réalisation, la formulation même du projet de libération constitue déjà une rupture radicale avec l'ordre – ou le désordre – établi.

Henri GALINON

## Références bibliographiques

Benjamin CONSTANT, « De la liberté des anciens comparée à celle des modernes », in *Écrits Politiques*, Paris, Folio, 1997.

Thomas HOBBS, *Léviathan*, Paris, Folio, 2000.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du contrat social*, Paris, GF Flammarion, 2011.

Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, Paris, GF Flammarion, 2010.